

Gérard F. Noël

La vie à deux en  
trente-neuf phrases

*ou*

De Compiègne à Ré

*suivi de :*

*Porte Pouchet  
Norbert Folgat*





*La vie à deux en  
trente-neuf phrases*

*ou*

*De Compiègne à Ré*





Gérard F. Noël

La vie à deux en  
trente-neuf phrases  
*ou*  
De Compiègne à Ré

*suivi de :*

*Porte Pouchet*  
*Norbert Folgat*

Éditions EDILIVRE APARIS  
75008 Paris – 2010

[www.edilivre.com](http://www.edilivre.com)

Edilivre Éditions APARIS

56, rue de Londres – 75008 Paris

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : [actualites@edilivre.com](mailto:actualites@edilivre.com)

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,  
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-2586-7

Dépôt légal : Juillet 2010

© Edilivre Éditions APARIS, 2010

Gérard F. Noël travaille très tôt dans une entreprise familiale. Quelques rudiments d'anglais, c'était alors possible, lui procureront un emploi dans une multinationale française aujourd'hui dépecée. De cancre à petit employé, obtenant finalement un diplôme supérieur il sera fait cadre. On le dira alors autodidacte, atypique, hors norme, ce qui dans notre beau pays est une tare. Retraité depuis 2004 il peut enfin réaliser son rêve, écrire et prétend, cela n'engage que lui, au Renaudot.

Il a, en 2009, publié aux Editions Edilivre *L'occupant du bureau 002* roman qui emprunte beaucoup à ses tribulations professionnelles.



**La vie à deux en trente-neuf phrases**  
**ou**  
**De Compiègne à Ré**



*À Marie-Jo, Sophie, Amélie*



Qui, le premier d'elle ou de lui ce jour-là, satisfaisant au rituel questionna l'autre non pas sur son choix, thé pour elle ? Café pour lui ? Encore que l'été, exceptionnellement, jus de fruit ou glaces, pouvaient s'ajouter ou se substituer au quotidien, mais ce jour-là était un jour sans.

La question, en apparence de pure politesse, sous-entendait la possibilité d'un refus, rarissime certes, mais pour lequel, l'un ou l'autre de temps en temps optait parce qu'occupé à une tâche qu'il n'entendait pas différer ou parce que la proposition lui en était faite trop tardivement pour qu'il en ait encore envie.

– *Tu veux un thé ?*

– *Veux-tu que je te fasse un café ?*

L'offre émanait de l'un ou de l'autre, sans règle établie, dans son idiolecte, chaque jour entre 4 et 6, c'était au premier qui en avait envie, soit qu'il en ressentait physiquement le besoin ou que, n'ayant pas trouvé à s'occuper, goûter lui apparut comme un moyen de se fermer aux pensées qui lui venaient sans qu'il n'y mît d'ordre, de lire sans trop savoir quoi, en n'en retenant rien, d'écouter de la musique sans l'entendre.

Il tenait là l'occasion d'une activité structurante : recoller les morceaux, se recomposer, être un tout homogène, occupé, besogneux.

Remplir une bouilloire, vider dans l'évier ce qui reste de café, récolter le marc à l'aide d'une grande cuillère, la vider au-dessus de la poubelle, rincer la cafetière, chercher le thé dans le placard, Earl Grey, Thae gunpowder (c'est la boîte verte) Tikuanyn tea (boîte rouge). « *C'est je crois celui qu'elle préfère* », ébouillanter la théière en terre rouge, prendre un filtre en papier, s'emmerder à l'ouvrir, y mettre une pincée de thé en se disant « *n'en met pas trop sinon elle se plaindra une fois de plus que son thé est trop fort* », mettre le sachet dans la bouilloire, rabattre tout ce qui dépasse du filtre pour qu'il se colle à la théière, verser un peu d'eau, la vider dans l'évier, remplir en une fois la bouilloire, mettre deux cuillères doseuses de café, remplir la cafetière d'eau bouillante, la coiffer de son couvercle, appuyer des deux mains sur le piston, l'enfoncer, sans à-coups jusqu'à ce qu'il atteigne le fond « *des petites cuillères, sa tasse et sa soucoupe, mon bol, du pain, des confitures... Qu'est-ce que j'ai oublié ?... Le lait !* »

Autant de tâches gratifiantes car menées de bout en bout, sans abandon, sans erreur autre qu'un peu de poudre de café, quelques débris de thé sur le plan de travail en stratifié blanc, un peu d'eau autour de la bouilloire sur la porte du lave-vaisselle, rien de grave...

Elle s'est assise en face de lui, s'est versé du thé. Il était à sa convenance, un peu léger peut-être, elle le lui a dit, pour la forme. Il n'a pas donné à sa remarque plus d'importance qu'il ne fallait, *trop* pouvait être aisément corrigé par un supplément d'eau chaude, *pas*

*assez*, par un temps d'infusion un peu plus long quant à *parfait*, de toutes les appréciations qui pouvaient lui être faites, c'était la moins fiable, celle qui ne signifiait rien, qu'elle pouvait même dire d'un thé qui n'aurait pas été à son goût, une façon de lui laisser entendre qu'elle n'y attachait aucune importance, pas plus que lui n'en donnait au café qu'elle lui préparait. Cela faisait très longtemps qu'il ne lui disait plus qu'il le trouvait trop léger.

La pause thé/café rythmait leurs après-midi, les faisait se retrouver, chacun s'étant isolé dans sa pièce, celle qu'il préférait dont il avait fait un endroit clos, à son usage sinon exclusif, préférentiel.

Chacun souvent faisait pour lui-même le constat de son absence vis-à-vis de l'autre, des vides qui les habitaient et qu'ils ne partageaient pas. Il y avait dans chacun d'eux de grands volumes étayés, brinquebalants, vaguement rafistolés avec des mots indigents.

1 – *Tu veux me passer le lait s'il te plaît ?*

2 – *Tu n'as pas vu mes sucrettes ?*

3 – *du pain ?*

4 – *Il ne reste plus qu'un paquet de café. Il faudra penser à en racheter.*

5 – *J'irai faire des courses demain.*

La radio, volubile, parle toute seule, les auditeurs s'y succèdent, aboient, rugissent, l'animateur donne de la voix pour calmer le jeu, reformuler ce qui vient d'être dit. Des mots isolés claquent, se libèrent, échappent à la cacophonie, audibles, mais sortis de leur contexte ils ne signifient rien. On ne leur en demande pas tant. Tels quels ils autorisent des

mimiques attentives, l'oreille dressée, le geste suspendu, front plissé, regard fixe, concentré.

6 – *Qu'est-ce qu'ils ont dit ?*

7 – *Je n'ai pas... je n'ai pas bien compris... Un attentat je crois.*

Qui interroge l'autre ? Peu importe, l'important est ailleurs, dans le fait que ne pas augmenter le volume sonore de leur radio, à l'évidence insuffisant, révèle leur peu d'intérêt pour ce qui y est dit, leur questionnement n'appelle aucune réponse bien au contraire.

Il participe d'un échange complexe de silences, d'habillages du non-dit, de contournements, d'aménagements, de régulation des tensions ressenties.

Pour ne rien se dire, pour ériger entre eux de longs silences l'échange de quelques mots au bout d'un certain temps est nécessaire, faute de quoi on pourrait craindre que les non-dits ne se concentrent, s'amalgament, s'impatientent, déferlent et ramènent à la surface de vieux débats, d'anciennes conversations, de celles qui n'aboutissent jamais. À n'avoir pas servi pendant un certain temps elles pourraient avoir fait le plein de forces nouvelles.

**(elle)**

8 – *Quelle gourde j'ai été de venir m'enterrer ici, vraiment je m'en veux tous les jours... ... C'est vrai, cette maison je l'ai choisie... ...*

**(lui)**

9 – *Ah j'aime te l'entendre dire !*

**(elle)**

10 – ... *par amour pour toi, parce que je savais que tu y serais heureux qu'elle correspondait à l'image que tu veux avoir de toi...*

*Une belle maison, un grand jardin, une friche depuis que je ne m'en occupe plus, une réussite au rabais, un semblant, une apparence mais aucun de nos amis ne s'y trompe...*

**(lui)**

11 – *Si tu savais comme je m'en fous, il n'est d'ailleurs pas certain qu'ils ne nous envient pas, moi en tout cas je les plains. Ils s'emmerdent dans leur fauteuil et suent en regardant leur balcon impraticable. La rue est trop bruyante, l'air trop pollué... Je préfère de beaucoup m'emmerder dans mon transat, le jardin pourrait être plus beau si tu t'en occupais un peu plus, mais tel qu'il est il me plaît, les pivouines sont magnifiques, les oiseaux pépient, rivalisent d'aigus, leurs trilles chahotent ta diatribe, assourdissent tes cris, j'en ris tout en écoutant un oiseau bavard dont j'aimerais bien connaître le nom. Son chant (c'est plutôt un croassement) compile des phonèmes avec humour, pour produire quelque chose qui phonétiquement est proche de : Fous l'camp d'ici-i-iii, fous l'camp d'ici-i-iiii.*

**(elle)**

12 – ... *en vingt ans à Paris les prix ont triplé, tandis qu'ici, on voudrait vendre qu'il n'est pas certain que nous en tirerions le prix que nous l'avons payée.*

**(lui)**

13 – ... *comme je n'ai pas l'intention de vendre tout va bien.*

**(elle)**

14 – ... *qui viendrait s'enterrer dans ce trou !... Un village dortoir sans même un boulanger, une population d'ouvriers et de retraités, des gens qui te ressemblent... des cons ! J'avais un job, je n'avais qu'à continuer, je ne serais pas dépendante de toi, j'aurais une retraite, je pourrais foutre le camp !!*

Avec le temps la pointe des mots s'est émoussée, ils sont devenus ronds... enfin presque. Chacun connaît son texte, son rôle, trop même, au point parfois de le jouer mal, ou même de renoncer. Ils évitent ainsi, étant aussi spectateurs d'eux-mêmes, de devoir reconnaître qu'ils ont été mauvais, ce qui est pire que de se l'entendre dire.

Opter pour le silence leur procure une indicible satisfaction : recourir au même moyen, au même moment sans s'être concertés témoignait d'une harmonie dans laquelle ils voulaient voir, en dépit de leur mésentente, de leur ressentiment, quelque chose d'encourageant.

Même tus, les mots si l'on connaît bien l'autre, restent parfaitement identifiables, le regard lui-même n'est pas indispensable, on peut être occupé à tout autre chose, à lire par exemple, lit-on vraiment ? Oui sans doute, sans s'impliquer (mais au fait en quoi l'est-on ?) ce qui nous laissera assez de disponibilité pour ressentir les mots que l'autre ne dit pas, qu'on entend pourtant. Ils alourdissent l'air, vous tournent autour, vous agacent, chacun l'est du silence de

l'autre et se refuse à être celui qui fait le premier pas, qui le premier recourt à la voix, aux mots parlés, intelligibles. Le rabibochage nécessite une phrase neutre, vide, lisse, anesthésiante, à même de faire retomber bien à plat les derniers débris de la philippique.

15 – *Si ça continue comme ça on va avoir un été pourri...*

16 – *Ça fait un bon bout de temps que nous n'avons pas eu de nouvelles de Luc et de Marguerite, quelle idée d'aller s'enterrer à Nice.*

17 – *Tu m'as bien dit que les enfants rentraient samedi ?*

Mais la vie réserve toujours des surprises. Le nez dans son bol, essayant de fixer son choix sur l'une de ces phrases à l'emporte-pièce qui lui venait à l'esprit, absorbé, les essayant par la pensée, tout en cherchant autre chose, quelque chose de plus innovant, il eut l'intuition, alors qu'elle n'en était encore qu'à « Tu sais » souvent utilisé pour son contraire, d'avoir été trop lent, d'un rien, d'un mot qui ne lui était pas venu au bon moment, qu'il avait préféré écarter pensant qu'il laisserait trop voir qu'il était dit pour rien, pour occuper l'espace. Il s'en est vraiment fallu d'un rien.

18 – *Tu sais je vais aller seule à Ré. Ça nous fera le plus grand bien.*

19 – *Très bien. De toute façon je n'avais pas très envie d'y aller.*

C'était un peu comme la balle qu'on renvoie de façon automatique en sachant qu'on ne domine plus le jeu et qu'au prochain renvoi on perdra le point.

L'important était d'être lisse, indifférent autant qu'il pouvait l'être. Il se plut à penser que c'était ainsi

qu'il lui apparaissait. La phrase parce qu'il l'avait dite à la veille d'autres départs, avait eu tout le temps de se former en couches successives jusqu'à affleurer, être prête à l'emploi.

Il l'avait dite sans colère, comme une chose naturelle, une pierre venant du sous-sol ramenée à la surface par divers phénomènes sismologiques, ramassée par curiosité, rejetée après examen. La différence, évidente, entre menacer de ne pas partir et se voir interdire d'y aller, ne lui échappa pas.

Le coup était imparable, si net que se récrier, argumenter pour tenter de retourner la situation en plus de se ridiculiser était voué à l'échec. Elle en aurait ri en se moquant.

Était-ce finalement si important ? N'y était-elle pas allée seule plusieurs fois l'an ? Les vacances scolaires, leurs vacances d'été avaient-elles jamais eu un autre cadre ?

Les évidences ne se remettent pas toutes en question, celle-là ne l'avait jamais été. C'était un rite, une habitude qui avait commencée avec un grand-père en quête d'isolement, d'authenticité, d'enfermement.

Découvrant l'île en 1939, il aima sa pauvreté, ses dunes mangées par l'océan, ses landes rongées de l'intérieur, parfois si loin qu'on pouvait craindre que de grands morceaux, changeant d'avis ne s'en détachent. Ils l'avaient été dans des temps anciens jusqu'à ce que des phénomènes complexes de sédimentation, d'ensablement bouchent les trous et forment l'île telle qu'on la connaît.

Il s'intéressa aux autochtones sans que son chapeau ne soit jamais emporté par le vent, sans qu'il renonçât à ses cols durs, pas plus qu'à ses guêtres, en

n'ayant de commun avec eux que l'assurance qu'aucun ne serait jamais admis dans la société de l'autre à l'exception du curé, du médecin, du notaire, encore que...

L'autre, était en mer ou aux champs à moins qu'il ne soit saunier, occupé à des travaux d'entretien, à tirer le sel dans les marais que la saumure colore en rouge, la salicorne carmin sur le pourtour du marais s'avive en certains endroits jusqu'à avoir des touches de vermillon. Ça n'a pas changé.

Sur les butées, en prévision des disettes de l'hiver les récoltants faisaient pousser de l'orge, un peu de seigle. Les plages facilitaient l'accès au varech apporté par la mer aux grandes marées ; chargés à la fourche des tombereaux tirés par des ânes besogneux, procuraient aux champs une fumure bio, des odeurs de merde et de sel alourdissaient l'air.

À marée basse, la mer découvrait des nasses à poissons immenses, aujourd'hui laissées à l'abandon, ouvrages savants faits de pierres sèches imbriquées.

Les estivants au râteau – la chasse à la palourde justifie tout – dispersent chaque année un peu plus, souvent sans s'en douter, les ruines d'ouvrages collectifs où s'échouaient à marée descendante des poissons impatients de se faire bouffer.

Femmes et enfants – les hommes étaient souvent occupés à d'autres tâches – n'avaient plus qu'à se baisser pour ramasser les captifs. La lande et la grève recélaient d'inépuisables découvertes.

L'île pour trois fois rien offrait à n'importe quel rentier venu du continent de quoi se loger et il ne manquait pas de filles, au village, qui ne soient prêtes à se faire domestiques.

C'est ainsi qu'au fil des générations on s'approprié les lieux, revendiquant un enracinement, que les gens du cru, non sans raison, n'accordent jamais, natifs, résidents secondaires et estivants appartiennent à des mondes différents, clos, pénétrés de ressentiments, de jalousie.

Un emploi dans l'Administration, les Postes ou la Marine, un état d'artisan, quelques chais, quelques arpents de terre hérités, trois fois rien, sous les effets d'une vague spéculative qui n'en finit pas, ont enrichi les insulaires.

Les pionniers (les vieilles familles d'estivants) s'en sont amusé autant que les indigènes.

Certains ont vendu, d'autres se sont empressés d'acheter, les terres agricoles sont devenues constructibles, les promoteurs s'en sont mêlés. Certains vieux estivants, locataires l'été pendant des décennies faute de pouvoir suivre les prix ont décidé de n'y plus revenir. Les terrains de camping, les pistes cyclables et les grandes surfaces se sont multipliés.

L'île l'été, est popu. le jour, snobinarde et friquée la nuit. Elle n'est elle-même qu'hors saison.

À la mort du patriarche – sa femme soumise, mais habituée à passer partout la première, l'avait précédée de peu – il apparut dès le début de la lecture que leur en fit le notaire que le liant, le jeu des alliances, des obligations qu'il avait entretenu, patiemment tissé, ou imposé aux uns aux autres ne résisterait pas à ses dispositions testamentaires.

Les échanges furent vifs, le langage cru, le crêpage de chignon évité de justesse.

La Grande Maison échut à l'une des filles, catarrheuse dès qu'elle quittait la ville. Elle la

revendit pour trois fois rien. Les nouveaux propriétaires n'y venant jamais, la propriété volets clos s'endormit, pour très longtemps d'un sommeil profond. La famille du patriarche se dispersa, les inimitiés en profitèrent pour jeter leurs voiles bas, s'exhiber, cela faisait si longtemps qu'elles en avaient envie.

Ses premiers souvenirs dataient de cette époque, de cet exode où chacun avec des moyens divers, emporta ce qui lui revenait. Plutôt que d'aller ailleurs ses parents firent l'acquisition d'une maison modeste, un étage, toit à double pente, une cour, un chai.

Celle-là n'avait aucune tourelle, rien qui ne la distingua de celles qui étaient avant, après ou en face. Elle était dans la même rue mais à l'autre bout, près du port, l'autre était près de l'église. Bien que beaucoup plus récente son inconfort ne différait que par quelques détails. Au moins possédait-elle une grande pièce carrée sur le devant. Ses murs furent appareillés d'étagères, de simples planches brutes de sciage, qui suffirent à peine à contenir une magnifique collection de livres brochés sur la vie des saints. Des saintes y figuraient aussi mais n'y apportaient aucun piquant.

Le legs, lui, pour avoir été regardé par le défunt comme ayant autant de valeur, plus même que la Grande Maison n'en manquait pas. Le testateur laissait même clairement entendre que l'équité se serait bien trouvée d'une soulte que l'héritier des livres verserait à la châtelaine.

Le dépit, autant que leur contenu, le glacé des couvertures, l'humidité dont ils se chargeaient les mois d'hiver, asséchée chaque été, comprimaient ces pieux ouvrages amalgamés, indissociables au point

d'en faire des blocs aussi compacts que le manque d'intérêt qu'ils suscitaient. Des vrillettes, d'autres coléoptères, en toute impunité s'en repurent, y creusèrent des galeries, des labyrinthes, tandis que la lumière des mois d'été, les variations hydrométriques, les chiures de mouches, tout se conjuguaient pour effacer des tranches, noms d'auteurs et titres.

Les atteintes du temps, l'absence de toute manipulation ne serait-ce que pour les épousseter – ils n'avaient droit, rarement, qu'à un vague coup de plumeau collectif – le fait que ses parents ne furent jamais tentés d'en feuilleter aucun, d'en lire le moindre passage lui valurent d'en être dispensée, ainsi évita-t-elle de s'encombrer l'esprit d'histoires édifiantes.

La hauteur affichée par son grand-père, l'isolement dans lequel il s'était enfermé, devenu le leur, on les en paya largement de retour. Avoir été les hôtes de la Grande Maison pour finalement ne posséder qu'une bâtisse très ordinaire, identique à celle de gens qu'ils avaient employés, leur qualité de résidents secondaires même si chaque année les voyait inmanquablement revenir, furent autant d'obstacles qui empêchèrent leur intégration.

Quelques relations s'établirent néanmoins avec des familles ayant à la fois des enfants et des attaches dans l'île mais n'y résidant pas. Ses parents y gagnèrent de pouvoir avec quelques-uns échanger des propos de bon voisinage sur la place de l'église après la messe, chez les commerçants, à l'occasion de rencontres sur le port, dans les rues du village.

Les années passant, connus de beaucoup, ils continuèrent d'être de ces gens dont on ne sait pas grand-chose, eux-mêmes s'ils y avaient réfléchi se seraient étonnés, après toutes ces années d'avoir, à

propos des autres, retenu si peu, quelques décès, des naissances, des réussites, des échecs. Ne recevant pas il était rarissime qu'on les invitât, ils ne fréquentaient guère les restaurants, les cafés encore moins. Leur connaissance de la vie nocturne dans l'île se limitait à ce qu'on peut en appréhender en se promenant sur le port le soir de la retraite aux flambeaux, ou à ce qu'on peut en lire dans Le Phare de Ré annonçant un prochain concert, la venue d'un cirque.

En milieu hostile les caractères, s'ils ne se sclérosent pas, se renforcent, les espèces s'adaptent, mutent.

C'est ainsi qu'elle tenta, par divers moyens, la dyslexie, la pratique de la voile en solitaire, des fouilles archéologiques en des contrées lointaines faites de sable, quelques amants, tardivement, de s'affranchir des règles d'une éducation propice à l'introversion, au renfermement.

À force d'affouiller le sol à la petite cuillère, de dégagements laborieux en datations incertaines, rien n'interrompant ses interrogations, son mal-être, sa vocation n'y résista pas, ce qui entre autres conséquences, lui fit réaliser assez vite qu'elle n'irait pas plus loin dans la rédaction de sa thèse, pauvre en feuillets, vidée de toute intention.

Adieu vocation ! Libérée elle eut une garçonnière et un emploi dans l'administration, sa parentèle aussi loin qu'on remontât l'avait souvent fait, quelques-uns y avaient même fait carrière.

Tout pouvant arriver, ils se rencontrèrent, assez bêtement dans un cours de communication. Il avait l'air de ce qu'il était, un débutant en tout qui voulait croire en son étoile. Il le disait de façon banale sans

toutefois faire de fautes de français. Malgré sa propension à se regarder le nombril il y eut un soir où, distrait, alors qu'il lui parlait de l'Égypte dont il ne savait rien, elle lui apparut bandante à souhait dans un jean rose si bien rempli que son explosion apparaissait comme très probable. Subjugué il se tut. De l'Égypte elle savait pas mal de choses, des creux, des éminences, des sables mouvants, des oasis bleues et des eaux tumultueuses, torrides. Peu expérimenté, il apprit vite, sans démeriter, dans des courses effrénées, des traques jusqu'à avoir des pépies de plaisir. Il fut le premier à montrer, non pas des signes de faiblesse mais de la confusion en voulant contracter, marquer sa victoire pour se rassurer, sans se rendre compte que c'était la béquiller plus que la conforter.

La Belle l'envoya pâître. Mais, bonne fille elle lui expliqua – elle aussi avait ses faiblesses – en le faisant se souvenir des contes à dormir debout qu'on lit aux enfants, qu'il lui faudrait pour la conquérir surmonter quelques épreuves qu'elle avait arrêtées : courir le marathon de Paris, marcher sur les mains en remontant les Champ-Élysées, aller habiter ailleurs, tenter de l'oublier et s'il n'y réussissait pas, alors peut être se laisserait-elle séduire.

Après le miel la ciguë.

Les deux premières épreuves ne comptaient pas. Elle ne les avait citées que pour mieux amener celles qu'elle jugeait incontournables, lesquelles du beau mec, sûr de lui, (il voulait le croire) le firent passer à l'état de nabot suppliant et ridicule. Il s'effondra, connut les Enfers, un lavage d'estomac, un retour sans gloire chez Papa-Maman, chez qui il ne resta pas, préférant aller lécher ses plaies – saine réaction – loin d'eux, dans une piaule au 6<sup>ème</sup> qui lui plut parce